



MGR GUY DE KERIMEL
ÉVÊQUE

Enseignement de Mgr de Kerimel

Pèlerinage diocésain au sanctuaire de La Salette

Dimanche 25 septembre 2011

Face aux précarités, l'Évangile nous presse... De nous mettre au service de tout homme et de tout l'homme

Le thème d'année que nous avons pris lors de la dernière année pastorale se poursuit tout au long de notre nouvelle année pastorale 2011-2012, et rejoint la démarche de l'Église de France, intitulée « Diaconia 2013 ». Cela vous laisse entrevoir que ce thème se prolongera encore jusqu'en 2013. Notre diocèse, et l'Église qui est en France, met l'accent sur l'une des dimensions de sa mission : le service de la charité. J'ai fortement insisté, l'année dernière, pour dire l'unité des trois dimensions de la mission de l'Église, l'annonce, la célébration, le service, qui sont une participation à la mission du Christ, Prêtre, Prophète et Roi. Dans son encyclique sociale, « Caritas in veritate », Benoît XVI, repartant de l'encyclique de Paul VI, « Populorum Progressio », dit que « toute l'Église, dans tout son être et tout son agir, tend à promouvoir le développement intégral de l'homme quand elle annonce, célèbre et œuvre dans la charité » (Caritas in veritate, 11). C'est dire que lorsque nous voulons servir tout homme et tout l'homme, nous devons tenir compte de ses besoins matériels, mais aussi de la dimension relationnelle et spirituelle de son être.

Hier soir, le diacre Dominique Paturle a témoigné de ce qui se vit au Sappel. Le Sappel est né d'une intuition du Père Joseph Wresinski, fondateur d'ATD Quart Monde, de créer un centre « Pauvreté et spiritualité » ; le Pape Jean-Paul II l'encouragea à créer des communautés de prières dans les lieux de misère. Aujourd'hui distincts d'ATD Quart Monde, les membres du Sappel se font proches des pauvres, et veulent rendre accessible aux pauvres la Parole de Dieu : « La Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres » (cf. Luc 4, 14-21). Ils sont témoins de la résonance particulière que prend l'Évangile dans le cœur des pauvres. Ceux-ci se sentent rejoints par Jésus, par sa Parole, dans ce qui fait leur vie, marquée par la marginalisation, la précarité sous bien des formes ; ils y découvrent leur propre dignité.

Le Secours Catholique lui aussi est attentif à la dimension spirituelle des personnes en difficulté qu'il rejoint et soutient. Ceci vaut pour beaucoup des associations et organismes chrétiens engagés dans le service de la charité, au nom de l'Église.

La personne humaine dans toutes les dimensions de son être est objet de la sollicitude de l'Église, depuis que, en s'incarnant, le Christ s'est uni à tout homme (cf. Gaudium et Spes, 22). Le Pape Jean-Paul II l'affirmait clairement dans sa première encyclique : « L'homme, dans la pleine vérité de son existence, de son être personnel et en même temps de son être communautaire et social _ dans le cercle de sa famille, à l'intérieur de sociétés et de contextes très divers, dans le cadre de sa nation ou de son peuple (et peut-être plus encore de son clan ou de sa tribu), même dans le cadre de toute l'humanité, cet homme est la première route que l'Église doit parcourir en accomplissant sa mission : il est la première route et la route fondamentale de l'Église, route tracée par le Christ lui-même, route qui, de façon immuable, passe par le mystère de l'Incarnation et de la Rédemption » (Redemptor Hominis, 14). L'homme est la route de l'Église, si nous voulons savoir quelle est la feuille de route de l'Église, regardons la personne humaine dans toutes ses dimensions.

Comment nous mettre au service de tout homme et de tout l'homme ? Il me semble que pour cela, nous avons besoin de revenir à la question : « Qu'est-ce que l'homme ? » Question fondamentale qui

détermine notre manière d'être en relation avec nos semblables, notre vision de la société, notre engagement au service des plus pauvres. Vous le savez, des courants de pensée contemporains proposent des visions très réductrices de la personne humaine qui induisent des comportements irrespectueux de certaines dimensions de la personne, voire même déshumanisants.

Dans un deuxième temps, nous chercherons de quelle manière servir tout homme dans la vérité de son être.

I. Qu'est-ce que l'homme ?

L'Église, à partir de la raison humaine, et à la lumière du Christ, la Parole de Dieu faite homme, a développé une anthropologie qui se caractérise par une très haute vision de l'être humain, de la personne humaine ; le terme même de personne, façonné par l'Église pour exprimer le Mystère de la Trinité, pour exprimer en même temps l'unicité et la dimension relationnelle, sociale, de l'être humain.

Nous pouvons trouver ce sens de l'homme dans beaucoup de textes du magistère, en particulier dans la Doctrine Sociale de l'Église. Si l'homme est la « route de l'Église », comme le disait Jean-Paul II, il est normal que l'Église se soit beaucoup exprimée sur l'homme. Le Concile Vatican II a voulu donner une vision intégrale de l'homme ; nous la trouvons dans « *Gaudium et Spes* ». Le Bienheureux Jean-Paul II, alors jeune archevêque de Cracovie, a été un des rédacteurs de ce document. Dans une de ses interventions, il insiste : « *C'est seulement dans le mystère de la Parole faite chair que le mystère de l'homme devient véritablement clair... tout cela est vrai, non seulement pour les chrétiens, mais aussi pour tous les hommes de bonne volonté dans les cœurs desquels la grâce est présente et active* » (cité par George Weigel in Jean-Paul II, pp. 215-216). Plus tard, devenu Pape, il a contribué fortement à enrichir la pensée de l'Église sur l'homme, par ses catéchèses sur « l'amour humain dans le plan divin ».

Au paragraphe 12 de la Constitution Pastorale « *Gaudium et Spes* », les pères du Concile écrivaient : « *Croyants et incroyants sont généralement d'accord sur ce point : tout sur terre doit être ordonné à l'homme comme à son centre et à son sommet* ». Hélas, nous voyons aujourd'hui se développer des courants de pensée qui remettent en cause cette suprématie de l'homme sur terre. Pour certains l'homme ne serait qu'un animal plus évolué que les autres ; son intelligence se serait développée plus rapidement que celle des autres animaux, en particulier de ses cousins, les singes. En outre certains disent que l'homme serait le plus grand prédateur de la planète. Vous voyez l'importance d'avoir une juste vision de la personne humaine parce que suivant la vision que vous avez de la personne humaine, vous allez penser servir l'homme et peut-être que vous allez lui faire du mal.

Ce qui, en premier, fonde la dignité de l'homme, c'est qu'il est créé à l'image de Dieu, comme nous le révèle la Bible ; « *capable de connaître et aimer son Créateur, constitué seigneur de toutes les créatures terrestres, pour les dominer et pour s'en servir, en glorifiant Dieu* » (GS, 12). Attention, l'homme est intendant, il doit respecter les animaux, il doit respecter la création ; cela ne contredit pas tout le développement de l'écologie et le développement plus récent d'une théologie de l'écologie. La Parole de Dieu dit clairement la supériorité de l'homme par rapport à toutes les autres créatures terrestres, il est plus qu'un animal. L'animal, même le plus intelligent, ne sera jamais comparable à l'homme ; car ce qui fait le propre de l'homme ne se réduit pas à son intelligence.

« *Seule créature sur terre que Dieu a voulu pour elle-même* » (GS, 24), l'être humain est une fin en lui-même, et il n'est jamais réductible à un moyen. Parler d'un bébé médicament est une vision dangereuse, le bébé doit être accueilli pour lui-même et non comme moyen de guérir son frère. L'Église ne cesse de rappeler que l'homme doit être au centre des questions économiques et financières, au cœur des projets de développement. L'économie, le travail, le développement sont pour l'homme et non pas l'homme pour l'économie, ou le travail, ou le développement. Si Dieu le veut pour lui-même, l'homme n'est pas réductible à un outil de travail. Avant d'être un étranger, un dossier de demandeur d'emploi, un dossier médical, un sans-domicile fixe, un prisonnier, l'être humain est une personne à part entière qui mérite respect et considération. Même lorsque nous sommes engagés dans le service de nos frères, il nous faut vérifier si nous le faisons vraiment pour eux-mêmes, ou bien pour renvoyer une belle image de nous-mêmes, ou pour le mettre dans un rapport de dépendance envers nous.

L'être humain a été créé homme et femme, appelé à vivre la communion des personnes, à l'image de Dieu, Père, Fils et Esprit Saint. L'homme est un être social, qui ne peut se déployer que dans la relation aux

autres. Benoît XVI, dans son encyclique sociale « Caritas in veritate », insiste sur la dimension relationnelle de la personne humaine, jusque dans les dimensions de la mondialisation :

« La créature humaine, qui est de nature spirituelle, se réalise dans les relations interpersonnelles. Plus elle les vit de manière authentique, plus son identité personnelle mûrit également. Ce n'est pas en s'isolant que l'homme se valorise lui-même, mais en se mettant en relation avec les autres et avec Dieu. L'importance de ces relations devient alors fondamentale. Cela vaut aussi pour les peuples. Pour leur développement, une vision métaphysique de la relation entre les personnes est donc très utile. À cet égard, la raison trouve une inspiration et une orientation dans la révélation chrétienne, selon laquelle la communauté des hommes n'absorbe pas en soi la personne, anéantissant son autonomie, comme cela se produit dans les diverses formes de totalitarisme, mais elle la valorise encore davantage, car le rapport entre individu et communauté est celui d'un tout vers un autre tout. Tout comme la communauté familiale n'abolit pas en elle les personnes qui la composent et comme l'Église elle-même valorise pleinement la "créature nouvelle" (cf. Ga 6, 15; 2 Co 5, 17) qui, par le baptême, s'insère dans son Corps vivant, de la même manière l'unité de la famille humaine n'abolit pas en elle les personnes, les peuples et les cultures, mais elle les rend plus transparents les uns aux autres, plus unis dans leurs légitimes diversités » (§ 53).

La personne humaine n'est pas un élément anonyme de la société. Elle « doit être le principe, le sujet et la fin de toutes les institutions », disait le Concile (GS, 25) : la société ne peut pas absorber la personne, au détriment de son autonomie, de sa liberté intérieure. La valeur et le développement d'une société se mesurent au respect de la personne et à sa juste intégration dans le tissu social. Ainsi la mondialisation, comme prise de conscience de l'appartenance à une seule famille humaine est une très bonne chose ; mais si la mondialisation se fait au détriment des personnes, des cultures, des peuples, alors elle devient mauvaise.

Il faut encore dire que la personne humaine ne se réduit pas à sa capacité d'entrer en relation, au point que l'on pourrait considérer que la personne gravement handicapée ou les grands malades comme ceux qui ont la maladie d'Alzheimer, ne serait plus des êtres humains, ou bien que l'enfant à naître ne serait pas un être humain, tant que ses parents n'ont pas choisi qu'il vive et décider d'établir une relation avec lui. L'être humain mérite un respect absolu, depuis sa conception jusqu'à sa mort naturelle ; s'il n'est pas capable d'entrer en relation, il est cependant déjà relié à Dieu qui l'aime depuis toute éternité, et il revient à son entourage, à la société d'établir avec lui des relations qui respectent sa dignité.

Enfin dans le rapport entre la société humaine et la personne, celle-ci ne peut se considérer comme indépendante et étrangère à ses semblables ; un groupe humain, une communauté humaine ne peuvent pas se considérer étrangers à l'humanité tout entière, indifférents à leurs frères humains dans le monde. « Que personne ne se contente d'une éthique individualiste... Que tous prennent très à cœur de compter les solidarités sociales parmi les principaux devoirs de l'homme d'aujourd'hui, et de les respecter » disait le Concile (GS, 30).

Dans la dimension relationnelle de la personne humaine, il est bon de se rappeler qu'elle est ouverte à Dieu. L'être humain est ouvert à Celui qui l'a créé et qui veut faire de lui son fils adoptif, par Jésus-Christ. La destinée ultime de la personne humaine n'est pas la mort, mais la vie avec Dieu, la vie en Dieu, la communion dans la vie trinitaire. C'est très important, nous qui sommes chrétiens nous voyons toute personne humaine dans sa destinée ultime, cette personne est appelée à participer à la gloire de Dieu.

Pour un bon service de l'être humain, n'oublions pas que l'homme est « corps et âme, mais vraiment un »... Qu'« il est interdit à l'homme de dédaigner la vie corporelle » (GS 14) ! Dans notre société, on voit en même temps une forme d'idolâtrie du corps et un profond mépris de ce même corps. Le corps n'est pas une propriété de la personne dont elle pourrait disposer comme d'un objet indépendant d'elle ; le corps est la personne. La manière dont je vis mon corps, dont j'établis par lui des relations avec mes semblables, soit me fait grandir en humanité, soit me déshumanise. Ce corps qui doit connaître la mort et la décomposition est cependant appelé à la gloire, dans la résurrection future. L'unité profonde de l'être humain, corps et âme, se retrouvera dans la résurrection.

L'âme étant immortelle, la mort ne peut avoir le dernier mot sur l'homme. Par son âme, l'homme « se reconnaît supérieur aux éléments matériels »..., il est « irréductible, soit à une simple parcelle de la nature, soit à un élément anonyme de la cité humaine. Par son intériorité, il dépasse en effet l'univers des choses » (GS, 14).

Le Concile parle encore de l'intelligence de l'homme, de la conscience morale, de la liberté... Par son intelligence, l'être humain est capable d'atteindre la réalité des choses et pas seulement les phénomènes ; c'est-à-dire que mon intelligence est capable de voir ce qu'il y a derrière ce que je vois, ce que mes sens me renvoient et me permettent de découvrir des réalités qui ne sont pas immédiatement accessibles à mes sens. Cette intelligence s'accomplit dans la sagesse (cf. GS, 15). À ce sujet, Benoît XVI met en garde contre une vision utilitariste de l'intelligence qui renonce à la quête la vérité, à l'amour de la vérité pour elle-même. C'est un piège qui enferme l'être humain.

La personne humaine a une conscience morale : « *La conscience est le centre le plus secret de l'homme, le sanctuaire où il est seul avec Dieu et où sa voix se fait entendre* » (GS, 16). On ne peut servir l'homme sans respecter sa conscience, sans l'aider à développer sa conscience.

De même, le respect de la liberté de la personne est fondamental. « *La vraie liberté est en l'homme un signe privilégié de l'image divine. Car Dieu a voulu le laisser à son propre conseil pour qu'il puisse de lui-même chercher son Créateur et, en adhérant librement à lui, s'achever ainsi dans une bienheureuse plénitude. La dignité de l'homme exige donc de lui qu'il agisse selon un choix conscient et libre, mû et déterminé par une conviction personnelle et non sous le seul effet de poussées instinctives ou d'une contrainte extérieure* » (GS, 17). Nous ne pouvons pas contraindre quelqu'un, même pour son bien.

Le don précieux de la liberté n'est pas toujours utilisé à bon escient : l'être humain depuis les origines a fait un mauvais usage de sa liberté, et celle-ci est blessée ; elle doit apprendre à se libérer de son penchant vers le mal. « *C'est donc en lui-même que l'homme est divisé... Le péché amoindrit l'homme lui-même en l'empêchant d'atteindre sa plénitude* » (GS, 13). Remettre l'homme debout ne relève pas du seul soutien matériel et humain ; il a besoin des secours de la grâce du Christ qui est mort et ressuscité pour lui.

Je termine sur cette vision chrétienne de l'homme, de tout homme, en citant deux passages importants de « *Gaudium et Spes* », qui sont des clefs de compréhension de la personne humaine indispensables à qui veut s'engager au service de ses frères en humanité :

« *En réalité, le mystère de l'homme ne s'éclaire vraiment que dans le mystère du Verbe incarné. Adam, en effet, le premier homme était la figure de celui qui devait venir, le Christ Seigneur. Nouvel Adam, le Christ, dans la révélation même du mystère du Père et de son amour, manifeste pleinement l'homme à lui-même et lui découvre la sublimité de sa vocation* » (GS, 22). Plus nous contemplons le Christ, depuis sa naissance jusqu'à sa mort sur la croix, sa résurrection, son ascension dans le ciel, plus nous connaissons l'homme et pouvons le servir de manière juste.

« *... L'homme, seule créature sur terre que Dieu a voulue pour elle-même, ne peut pleinement se trouver que par le don désintéressé de lui-même* » (GS, 24). La loi du don est inscrite au plus profond de l'être de l'homme, et exprime, de la manière la plus juste, sa vocation en tant que personne humaine. Quand vous vous donnez, ça tire un peu, ça fatigue un peu, c'est pas facile parce que les relations inter personnes ne sont pas toujours faciles, mais cela vous fait grandir, car quand vous faites grandir vos frères et sœurs vous grandissez vous-même.

Ce que je vous dis là n'est qu'un résumé trop bref de la lumière que l'Église reçoit de la raison et de la Parole de Dieu sur l'être humain, lumière qu'Elle a le devoir de proposer au monde. Vouloir servir tout homme et tout l'homme sans cette lumière conduit à faire au moins des maladresses, au pire plus de mal que de bien.

2. Servir tout homme, dans sa vérité profonde.

Quelles applications pratiques tirer de cette belle vision de la personne humaine ?

La haute dignité de toute personne humaine est un appel à avoir de la considération et du respect pour chacun, même le plus petit, le moins intéressant, le moins « gratifiant », celui qui n'a plus apparence humaine, le plus repoussant, celui qui semble déjà ne plus faire partie de notre monde : je pense aux

personnes dans le coma, devant lesquelles on parle parfois à tort et à travers, alors que certaines peuvent entendre les conversations. Les personnes gravement handicapées, les malades d'Alzheimer peuvent percevoir mystérieusement si on les aime en vérité ou bien si on les enfonce un peu plus.

Une psychologue, Marie de Henzel, a beaucoup travaillé à la mise en place des soins palliatifs ; elle a mis par écrit ses expériences auprès de personnes en fin de vie : il y a là des témoignages bouleversants de personnes qui retrouvaient leur dignité, parce qu'elles étaient considérées pour elles-mêmes, et préparées dignement à leur mort naturelle. Un exemple : Une femme qui avait dû être une maîtresse femme était arrivée dans un service de soins palliatifs dans un état de négligence, de déshumanisation important ; sa famille n'arrivait pas à lui parler de la gravité de son état et de la possibilité de sa mort prochaine ; on lui mentait gentiment, on voulait lui éviter d'avoir peur. Mais du jour où la question de la mort a été abordée avec elle, cette femme s'est comme retrouvée, et a préparé son départ prochain avec une grande dignité et maîtrise d'elle-même.

Le regard que nous portons sur l'autre le fait grandir ou au contraire le réduit à rien. Notre regard de chrétien ne s'arrête pas à l'apparence ; c'est un regard de foi qui considère l'autre dans sa dignité d'enfant de Dieu, et à la lumière de sa destinée ultime qui est de partager la gloire de Dieu dans la résurrection finale. Notre regard, notre attitude, nos paroles éventuelles doivent éviter d'être réducteurs : c'est-à-dire, de ne voir dans nos frères et sœurs qu'un malade, qu'un demandeur d'asile, qu'un sidéen, qu'un handicapé, quelqu'un qui vient nous quêter, un gêneur... Ils sont toujours plus que ce pour quoi ils nous sollicitent. Dans tous les cas le mensonge est à exclure, même pour faire plaisir, au nom d'une fausse compassion.

Le chrétien qui veut servir son semblable doit découvrir la vraie compassion. Ce terme a pris de l'âge, voire même une connotation péjorative, mais il est en train de retrouver une nouvelle jeunesse. Compatir, c'est « souffrir avec », c'est partager les sentiments de l'autre, se faire solidaire de ce qu'il ressent, de ce qu'il vit, de ses souffrances. La compassion n'est pas seulement de l'émotion. Des émotions face à la misère du monde, il y a beaucoup de gens pour les éprouver devant leur poste de télévision, sans que cela les engage ; ils pleurent et ils désespèrent de la vie. La compassion véritable, au contraire, ouvre les yeux, le cœur, les mains, à l'autre, et engage à se faire proche de lui, à marcher avec lui, à le soulager par notre présence ou par des actions possibles. Il faut relire la parabole du bon Samaritain pour comprendre la vraie compassion, ou mieux encore, contempler la Vierge Marie au pied de la croix.

Quand un chrétien s'engage à servir ses frères et sœurs, il lui vient à la pensée l'attitude de Jésus lavant les pieds de ses disciples. « Vous m'appelez "Maître" et "Seigneur", et vous avez raison, car vraiment je le suis. Si donc moi, le Seigneur et le Maître, je vous ai lavé les pieds, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres » (Jean 13, 13-14). Pour laver les pieds de ses disciples, Jésus s'est mis plus bas qu'eux ! Servir l'autre m'invite à m'abaisser devant lui, à descendre dans sa misère qui sera toujours désagréable à appréhender, qu'elle soit matérielle, physique, morale, psychologique, ou spirituelle. Que l'on s'occupe d'un grand malade, d'un sans-domicile fixe, ou que l'on confesse un pécheur, il faut accepter que nos sens et nos sentiments soient éprouvés par leur misère. Mais l'amour nous permet de voir plus loin, et de ne pas les réduire à ces misères qui les touchent et voilent leur véritable beauté et leur dignité. Dans certaines maisons de retraite ou dans certaines chambres d'hôpital, dans certains centres d'accueil, les odeurs peuvent être nauséabondes et repoussantes, mais l'amour permet d'aller plus loin, jusqu'au cœur de ces frères et sœurs éprouvés. Ce n'est pas la misère qui nous attire vers les autres, mais leur beauté cachée à restaurer. Plus nous fréquentons les plus pauvres, les plus démunis, plus nous découvrons leur beauté cachée qui suscite en nous émerveillement et prise de conscience de nos propres misères. En nous abaissant devant eux, en descendant dans leurs misères, nous descendons dans nos propres misères, et nous voyons grandir en nous une solidarité intérieure toujours plus forte avec l'humanité dans ses petites et ses grandeurs. Cela peut faire peur, au début, mais peu à peu c'est un sentiment de paix qui envahit le cœur, et un sentiment d'émerveillement en découvrant des trésors insoupçonnés dans les cœurs humains. Nous découvrons Dieu présent d'une manière toute particulière, et nous comprenons que la transformation du monde se joue là, dans ces relations toutes simples, dans ces petits gestes, dans le fait d'accepter de recevoir des plus pauvres et de se laisser apprivoiser par eux.

Si l'Église se doit de défendre les plus petits auprès des pouvoirs publics, en rappelant avec force leur dignité, leurs droits, les chrétiens ne peuvent se contenter de déclarations. Ils sont invités à se faire proches, à marcher avec, à se laisser transformer par ce contact avec les personnes démunies, en situation de faiblesse, à donner à voir les signes d'un monde nouveau où les cœurs, purifiés au contact des plus pauvres, dépouillés de toute prétention et orgueil, libèrent en eux des capacités nouvelles d'aimer et de créer une vraie fraternité.

Servir tout homme et tout l'homme, selon la vérité de son être, tel que nous l'a révélé le Christ, incite les chrétiens à être attentifs à sa dimension relationnelle.

Il ne s'agit pas tant de faire pour notre prochain que d'entrer en relation avec lui. C'est un vrai travail d'approvisionnement qui demande du temps et de la patience ; en effet, il faut apprendre à se faire confiance mutuellement. Certaines personnes sont tellement blessées, tellement enfoncées dans la solitude, qu'elles se sont repliées sur elles-mêmes, et ne s'ouvrent pas spontanément. Ceux qui viennent à leur rencontre doivent faire preuve de beaucoup de délicatesse, beaucoup de patience, pour qu'un dialogue puisse s'établir.

« Une des pauvretés les plus profondes que l'homme puisse expérimenter, écrit le Pape Benoît XVI dans son encyclique *Caritas in veritate*, est la solitude. Tout bien considéré, les autres formes de pauvreté, y compris les pauvretés matérielles, naissent de l'isolement, du fait de ne pas être aimés ou de la difficulté d'aimer » (§ 53).

La solitude est « grande cause nationale », cette année en France, grâce au travail de sensibilisation de la Société St Vincent de Paul. Plusieurs millions de Français disent souffrir de solitude. Au cœur de nos cités si peuplées, dans un métro bondé, même en famille on peut souffrir de solitude, parce qu'il n'y a pas de vraies relations, ou que ces relations sont déficitaires. Avec les nouveaux moyens de communication, on peut avoir des réseaux très importants et se sentir seul.

Il est plus facile de donner de l'argent aux pauvres, de faire des choses pour les pauvres que d'entrer en relation. Cela demande de dépasser la peur de l'autre, et de se laisser surprendre par lui. Cependant, la rencontre est le seul chemin pour un service authentique de l'autre.

La relation à l'autre doit être gratuite, une relation qui fait grandir la liberté mutuelle ; une relation qui n'accapare pas, qui ne met pas l'autre en dépendance de soi. C'est une relation qui au contraire ouvre la personne aux autres, qui lui permet de trouver sa place dans un groupe, une communauté, et dans la société. Servir l'autre, c'est le mettre progressivement en relation avec d'autres, avec l'humanité tout entière. Ainsi, même un grand malade, même une personne en fin de vie, peut retrouver une solidarité avec les autres, se sentir membre à part entière de la grande famille humaine. On aide une personne à grandir en humanité lorsqu'on l'aide à retrouver la logique du don, sa vocation profonde à faire de sa vie, et même de ses épreuves, un don à Dieu et aux autres.

La mise en relation fait partie du service du prochain. Nos paroisses doivent être des ateliers de relations, des laboratoires de relations, qui ont pour source et fondement la relation que Dieu a voulu établir avec tout homme en Jésus-Christ, et la relation qu'en retour nous voulons établir avec Lui par Jésus-Christ. Nos paroisses sont appelées à devenir de vraies familles où tout être humain peut se sentir accueilli, aimé pour lui-même.

Servir la relation va jusqu'à la mise en relation avec Dieu, si l'on considère la personne dans sa dimension spirituelle. En priant pour ceux envers qui nous nous engageons déjà, d'une certaine manière, nous les mettons en relation avec Dieu. Bien souvent il ne sera pas possible de leur parler de Dieu, au moins au début de la relation. Mais si cette relation dure, il serait étonnant que dans le partage et la connaissance mutuelle, il n'apparaisse jamais que l'on croit et que l'on agit au nom de sa foi. Il serait tout aussi étonnant que la question du sens de la vie ne soit jamais abordée.

Je n'ai fait qu'ouvrir quelques pistes sur ce thème : « Face aux précarités, l'Évangile nous presse... de nous mettre au service de tout homme et de tout l'homme ». Pour approfondir ce thème, je ne peux que vous encourager à reprendre la Constitution apostolique « *Gaudium et Spes* », et à vous plonger dans la

Doctrines sociale de l'Église, pour vous enrichir de cette lumière du Christ sur l'être humain, sur l'humanité tout entière, et sur les conséquences à en tirer pour notre vie de tous les jours et pour nos engagements. Dans un monde qui perd le sens de l'homme parce qu'il perd le sens de Dieu, un monde tenté par la désespérance, englué dans une culture de mort, mais aussi dans un monde en attente, la mission de l'Église est de dire, à temps et à contretemps, la beauté de l'homme, la grandeur de sa dignité, la haute vocation de la famille humaine, et de poursuivre avec persévérance son engagement concret auprès des plus pauvres. Le Christ s'est fait proche de tout homme, et l'Église ne cesse de se faire proche de tout homme pour que, dans le Christ, il découvre le sens de sa vie.

Guy de Kerimel

Évêque de Grenoble-Vienne